

ZONE CRITIQUE

# Entretien avec Yannick Haenel : “Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d’homme.”

Publié Par *Sébastien Reynaud*  
10 janvier 2024



*Yannick Haenel* ©Linda Tuloup

A l’occasion de la parution du dernier essai de Yannick Haenel, *Bleu Bacon*, Zone Critique vous propose un entretien fleuve en deux parties avec l’auteur de *Cercle*, de *Tiens-ferme ta couronne* et du *Trésorier-payeur*. Pour Yannick Haenel, l’origine de la littérature est l’expérience du désir. Nous avons décidé, dans cette première partie de l’entretien, d’explorer ce thème : “Le désir, selon moi, est un état qui, lorsqu’on y accède, nous ouvre à la création, c’est-à-dire au retournement de nos raisons de vivre.”, nous dit l’écrivain.

**Zone Critique vous propose également une rencontre avec Yannick Haenel le vendredi 26 janvier à 19h30 au sein de RESO L'École de Méditation autour de son dernière essai, *Bleu Bacon* Pour vous inscrire c'est [ici](#) <sup>[1]</sup> !**



**ZC : Le désir est un motif qui traverse votre œuvre. Pourriez-vous nous donner votre définition personnelle de ce terme ?**

**Yannick Haenel :** Le désir, dans mon cas, c'est le passage de la jouissance au langage. C'est ce qui brûle à ce point où la vie devient phrases, et accroît son intensité. La littérature se joue à ce croisement. Vous voyez, ça n'a pas seulement lieu sur le plan de l'expérience, ça ne se résume pas à ces moments où l'intensité de vivre nous ouvre à plus encore qu'à elle-même, mais c'est la transformation de cette intensité en phrases.

Je ne conçois pas de littérature sans désir. Je sais que cela va à l'encontre de quelqu'un comme Michel Houellebecq dont la littérature nous dit à quel point le désir est misérable et fait fausse route. En lecteur de Rimbaud, j'ai tendance au contraire à associer désir, aventure et littérature. Je dirais même que l'essence de la littérature a à voir avec ce désir et cette effervescence-là. Les livres que j'ai écrits sont tous travaillés par quelque chose qui les a déclenchés, et qui est une expérience de désir : que ce soit la découverte, à 15 ans, d'un tout petit morceau de peinture imprimé en noir et blanc dans un livre, et qui se révèle être un détail d'un Caravage, ou un autre moment dans ma vie où j'ai tout fichu en l'air, où j'ai rompu avec le travail, avec la vie vécue d'avance : le moment initial est toujours un événement de désir. Ce désir est à l'origine, et pourtant c'est lui que je cherche en écrivant. Le désir est donc au début et à la fin. Vous voyez, il ne s'agit pas de satisfaire un désir, mais de le faire vivre. La satisfaction impliquerait une forme de pouvoir : un type qui ne vise qu'à satisfaire ses désirs, ce n'est jamais qu'une brute infantile. Le désir, selon moi, est un état qui, lorsqu'on y accède, nous ouvre à la création, c'est-à-dire au retournement de nos raisons de vivre.

Le désir peut avoir des incarnations variées : il peut être érotique, poétique, existentiel. Si j'essaie tellement de rendre présent le désir, c'est parce que je crois qu'il n'y a pas mieux. La vie du désir est la vraie vie. Lorsque le désir est éteint, on ne vit pas : corps mort, intelligence morte, langage mort. Ce désir que je cherche à atteindre à travers le langage, à travers les phrases, n'a pas d'objet : c'est un désir qui se maintient en tant que désir, comme ce « plan d'immanence » dont parle Deleuze, comme une dimension qui n'aurait pas de bords, pas non plus de surface, et qui ne cesserait d'offrir des intensités. C'est là que j'essaie de me placer pour me rendre disponible aux échos et aux effets que le désir suscite dans le monde du langage. C'est cela, pour moi, un roman : un espace de pure disponibilité.

**ZC : Vos romans, vos essais, font signe vers un certain chemin spirituel, tendent à nous mettre en relation avec une dimension de mystère. Comment articule-t-on cette dimension-là avec la question du désir ? Pourrait-on également dire, à l'unisson de Simone Weil dans son petit traité *De l'attention*, que le désir est le point de départ de toute vie spirituelle ? Simone Weil en parle en effet comme de "la seule force capable de monter l'âme".**

**Y.H.** : L'attention telle que Simone Weil l'envisage c'est une pratique mystique. Cette acuité qui relève d'un abandon, ça me parle : j'appelle ça « disponibilité » parce que je sens bien que je ne suis pas immunisé contre l'empêchement, contre les emprises. Se vouer à écrire implique de s'exposer au risque d'être contaminé par des forces qui, à l'intérieur du langage, détruisent le langage.

Mais pour moi cela relève moins d'une attention que d'un combat. Il y a dans ce domaine quelque chose d'offensif, de tactique, qui a à voir avec la précision d'un usage du temps, d'un désemploi du temps. C'est tout un travail : le chemin vers l'attention ne peut pas être immédiat.

Mes romans sont des cheminements pour en arriver à une forme de clarté, de « délivrance » pour utiliser un vocable spirituel : je me sens en phase avec ce qui relève des histoires de l'esprit. Le roman a à voir avec l'initiation. Dans toutes les traditions spirituelles, il est toujours question de faire de cette situation où l'on est aux prises avec soi-même une forme d'initiation qui consiste à se délester de soi-même, ou à rencontrer le dehors, quel que soit le nom qu'on lui donne. Georges Bataille l'a dit à sa manière : la littérature est l'héritière des religions. On peut être totalement athée et comprendre un tel enjeu. Pour moi, un roman c'est un cheminement spirituel.

**ZC : Vous parlez de combat. Pensez-vous qu'on vit une époque où ce combat est particulièrement difficile à mener du fait des mécanismes de captation de l'attention qui contaminent notre existence ? Dans la période qu'on vit la question du combat est-elle particulièrement pertinente ?**

C'est le grand sujet aujourd'hui et pour l'avenir. On est tous en train d'être avalés en tant que corps parlant par la malfaisance de l'interruption. Quand on écrit, quand on veut vraiment se concentrer, on vise justement à se désobstruer de ces intrusions, ça devient donc un combat quotidien et personnel pour arriver à écrire quelque chose qui participe de cette forme d'attention dont parle Simone Weil. C'est une donnée nouvelle, qui fait désormais partie du combat spirituel.

**Le cœur du langage, sa richesse infinie, n'est pas du tout actif dans la communication. C'est dans sa dimension intérieure que ça a lieu, et la dimension intérieure du langage, c'est la poésie — c'est-à-dire le plus vif de la littérature (quel que soit son genre).**

Dans ce qu'on appelle la communication, qui n'a cessé de se radicaliser à travers l'instantanéité vertigineuse des réseaux, il y a une attaque contre le vif. Le langage, contrairement à ce qu'on croit trop souvent, c'est quelque chose qui résiste à la communication. Le cœur du langage, sa richesse infinie, n'est pas du tout actif dans la communication. C'est dans sa dimension intérieure que ça a lieu, et la dimension intérieure du langage, c'est la poésie — c'est-à-dire le plus vif de la littérature (quel que soit son genre). La communication planétaire est en train de nous empêcher d'être seuls. Et notre impossibilité à être seuls avec notre cerveau, notre cœur et notre esprit, va modifier en profondeur cette civilisation. C'est ce qui va faciliter notre esclavage, nous sommes déjà tous en proie à cette dépossession frénétique, nous ne sommes déjà plus que les relais d'une espèce de connexion collective planétaire de qualité amoindrie et surtout, privés de solitude, nous ne sommes plus que des empêchés inattentifs. L'espèce humaine est en train de réussir à se perdre elle-même de vue en mettant à mort l'attention dont elle est capable.

Je pense que la littérature demeure le seul lieu actuellement où le langage peut être un peu seul. Cette solitude du langage, on peut la déplorer, mais je pense qu'elle est la chance de la littérature.

« Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'homme » : c'est une phrase fondamentale de Rimbaud, à la fin d'*Une saison en enfer*, cette expertise enflammée de la faillite occidentale. Je parlais de combat en ce sens : celui qu'on mène avec soi-même, et qui met en jeu la possibilité de « posséder la vérité dans une âme et un corps », comme l'écrit Rimbaud dans la même page. Je conçois le fait même d'écrire et de publier des livres en ces termes-là. C'est quelque chose qui relève d'une expérience intérieure et qui répond à l'immense angoisse d'être séquestré sur cette planète communicationnelle. Écrire est une tentative de se reprendre, de percer la matière même du réseau, une tentative pour trouver un langage qui se désaliène lui-même. Mais qu'est-ce qui peut nous confirmer qu'un langage est libre ? Je dirais que la littérature est la quête de ce coefficient de liberté qu'on peut déployer à travers le langage. Si l'être humain existe en tant qu'être parlant, il se définit à proportion de la liberté à laquelle le langage l'ouvre. Plus ardemment on parle, plus poétiquement on écrit, plus on éprouve sa liberté.

C'est pourquoi les déclarations d'Elon Musk contre le langage sont claires : un type comme lui ne fait pas de constats ; lorsqu'il prononce une phrase, il donne un ordre. Lorsqu'il affirme qu'on n'aura bientôt plus besoin du langage, c'est en réalité un souhait de sa part, une volonté : c'est sa stratégie. Il ne cesse de nous dire qu'on aurait intérêt à se donner tout entier aux algorithmes, c'est-à-dire à consentir à raisonner de manière binaire. Son désir est clair : « On n'aura bientôt plus besoin du langage », c'est une déclaration capitale : en une phrase, il énonce quelque chose qui met à bas toute la philosophie. C'est une guerre contre ce qui nous structure. Le souhait d'Elon Musk, c'est de nous priver du parlant dans l'être. Autrement dit : devenez les esclaves que je suis en train de faire de vous.

Or, la question de l'existence a à voir avec notre capacité à maintenir en nous l'exigence d'être tournés vers la vérité. La littérature joue ce rôle dans ma vie. Qu'on soit lecteur ou écrivain (ce qui revient au même car il s'agit d'une écoute du langage), la littérature est une donation de vérité. « Vérité », non pas au sens du droit romain, celui du partage entre le vrai et le faux, mais au sens grec de l'*alétheia*, c'est-à-dire du dévoilement : qu'est-ce qui se donne dans notre vie, d'une manière favorable, chanceuse, comme un instant où ça se dévoile ? Dans mon cas, cela a toujours lieu par la littérature. Dans le fait d'écrire, d'être travaillé par le langage, les choses se désenclavent, s'éclaircissent, s'obscurcissent parfois, mais je sens que le geste qui est à l'intérieur de la littérature, celui qui anime le désir d'écrire, relève du questionnement fondamental et de la nécessité de ne pas se défilier devant ce genre de question : où es-tu ? Où en es-tu avec la vérité ? Ce sont des questions qui ont l'air presque extravagantes tellement elles sont anciennes, mais posons-les à n'importe qui, y compris à un enfant, il verra tout de suite que ce sont les questions les plus essentielles. Où en es-tu avec la vérité : personne ne rit d'une telle question.

**Z.C. : Aujourd'hui, le désir est représenté de deux manières : d'une part comme un désir sexuel, dont l'image nous parvient par les réseaux sociaux, les magazines de beauté et l'industrie pornographique, d'autre part comme un caprice ; mais qu'en est-il des autres formes qu'il prend ? Où est le véritable désir dans notre monde ?**

Je pense que la pornographie ambiante, telle que la société occidentale s'est mise à l'exercer dans son projet de contrôle du monde et des sensations, est une manifestation de tyrannie puritaine.

On a beau couvrir les écrans pornographiquement, on a beau saturer le champ de la représentation par l'idolâtrie des images d'effectuation génitale, on ne touche toujours pas à ce qu'il en est de l'érotisme, c'est-à-dire de la rencontre du temps, des sens et du langage.

Le projet pornographique est une manière de mettre à mort la sensualité, le temps et le langage qui ouvrent à l'accueil de l'érotisme. Il y a une très belle phrase de Nabokov dans *Ada ou l'ardeur* : "Je veux caresser le temps". Nabokov était un obsédé sexuel. Un écrivain est nécessairement un obsédé sexuel. Je suis moi aussi un obsédé sexuel, mais mon obsession sexuelle s'exprime par le biais du langage, par la délicatesse follement précise des mots. Je suis un obsédé des phrases. J'aime ce qui crépite dans les phrases. Je peux tirer satisfaction et plaisir de trois mots dans Proust ou dans Emily Dickinson. Je trouve cela plus excitant que la vision directe d'une proposition érotique.

**L'écriture est sexuelle, elle est un bain qui ouvre aux étincelles : elle crée des images qui se dégagent du réglage planétaire en cours.**

On est confronté à une emprise sociétale qui a brouillé les possibilités de l'érotisme en les rendant conventionnelles. La pornographie, aujourd'hui, c'est le discours de la société. Je viens d'une génération qui a échappé à ça, donc je m'en fous un peu. Mais la pornographie est un agent opérateur maintenant. Et de fait, c'est sûrement rétrograde d'affirmer cela, mais ça tue l'étincelle. Quand on essaie de faire de la littérature, on a aussi cette charge d'essayer de créer d'autres images sexuelles. L'écriture est sexuelle, elle est un bain qui ouvre aux étincelles : elle crée des images qui se dégagent du réglage planétaire en cours. C'est pourquoi je disais que la pornographie est puritaine : elle éteint le langage. Le vrai puritanisme de la domination actuelle passe par le rétrécissement des mots. On n'emploie pas seulement de moins en moins de mots, mais on n'imagine même plus qu'on puisse en jouir.

Le potentiel de beauté qu'il y a dans un acte aussi subversif qu'une simple étreinte amoureuse et sexuelle me fait penser que celle-ci ne devrait pas seulement se répéter, mais ne jamais être interrompue. Et si le coït non-interrompu était une définition un peu extravagante, follement allumée, de la littérature ? Il faudrait que les phrases parviennent à se dire infiniment, qu'elles atteignent ce point où le temps et l'espace se rejouent. La poésie a bien sûr à voir avec ça. Je ne suis pas encore arrivé à trouver le chant entièrement favorable, à dire ce qu'il se passe de vertigineux, d'abyssal, quand on fait l'amour. C'est le secret de la littérature, sa visée, son horizon, sa difficulté aussi. En tout cas, le langage tend vers cette exigence, c'est son éthique enflammée. Il est engagé dans l'attention. La littérature cherche la mélodie des étreintes sexuelles.

Et une question se pose, qu'on soit un homme ou une femme : comment énonce-t-on une telle énormité ? Ce que je suis en train de décrire, l'ajustement possible des étreintes sexuelles avec le langage, et l'élargissement de l'être qui en résulte, c'est très exactement le contraire du pouvoir, très exactement le contraire de l'autorité, très exactement étranger à toute violation, à toute violence, et évidemment à tout viol. Chercher les phrases, c'est donner vie à la vie elle-même.

**Z.C. : En réfléchissant au sens du mot désir, on pense au désir sexuel. Mais le désir est souvent associé au caprice, à quelque chose qui n'a ni projet, ni forme, ni consistance réelle. Comme si le désir nous écartait de quelque chose, alors que son mouvement, dans votre œuvre, est inverse, il nous guide vers une vérité.**

Le désir est réfractaire. Mais il ne fait pas n'importe quoi au nom de je ne sais quel hédonisme : le désir possède son éthique. Ne pas céder sur son désir, c'est de Lacan : c'est l'énoncé même de l'éthique. Le désir qui se pense ne fait pas de mal aux autres. Il n'est pas conquête ni prise de pouvoir. Son « caprice », comme vous dites, ne relève que de l'intense rupture avec la servilité qui est au cœur des manifestations humaines. Quand on désire vraiment, on n'a pas de comptes à rendre, et encore moins à régler. On reprend vie, voilà tout. On s'écarte de la mort en vie. Cela devait être la première phrase de mon roman *Le Trésorier-payeur* : “Lorsque le Trésorier-payeur embrassait sa femme, il ne pensait plus aux chiffres”. Le baiser comme gratuité, comme lieu indemne de tout calcul. Quand on embrasse quelqu'un, c'est quand même un événement. On perd pied, on n'a plus aucune prise. Une fluidité étrange vous désentrave. Le désir trouve ici son lieu, dans le baiser. Vous voyez c'est tout sauf un caprice, c'est le cœur même des choses. Le baiser, c'est ce que chacun recherche, à égalité avec la caresse. Quoi qu'on dise, on cherche tous ça : embrasser ou être embrassé. Ce que j'appelle le désir, c'est précisément cette expérience qui est l'expérience des expériences : le baiser est le lieu où ça a lieu. Pensez à ce qui se passe quand on s'embrasse : quelle que soit l'intensité d'un baiser, on sait tous que ce n'est pas un luxe, que ce n'est pas un caprice, que c'est au contraire enfin la rencontre de ce qui nous dépasse.

- **Entretien mené par Roch de Laubier et Sébastien Reynaud**

Publication imprimé sur ZONE CRITIQUE: <https://zone-critique.com>

URL de l'article: <https://zone-critique.com/critiques/entretien-avec-yannick-haenel/>